Deuxième Année — N° 26. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 24 Avril 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : **10, rue Montmartre (Ier)**
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Sanglots ..... Louise Bodin
Pour Rappoport ..... Fernand Morelle
La Liberté de la Femme ..... Berthe de Nyse
Relève ..... Noel-E. Garnier.
Libres Propos ..... Marianne
La Guerre Intégrale ..... Georges Yvetot
Notes d'une villageoise ..... Germaine Degroud
Mon ami Salzar ..... Ermenonville
Pour nos enfants (Suite.) ..... Noel-E. Garnier.
Marie Bonnefoy (Suite.) ..... A. Sartoris

..... CENSURE .....

..... CENSURE .....

chez cette femme, la pitié est un état pathologique. « C'est, a dit un témoin, une femme extrêmement généreuse, s'efforçant de soulager les misères, de guérir les souffrances, ne pouvant entendre des plaintes sans chercher à apaiser et à compatir. » Vous voyez bien qu'elle doit être folle. Quels sont ces fous, quelles sont ces folles qui ont pitié !

Jésus a été crucifié parce qu'il avait pitié. Jeanne d'Arc a été brûlée vive parce qu'elle avait pitié. Les fonctionnaires et magistrats romains, les docteurs ecclésiastiques traitaient déjà, dans ces temps anciens, la pitié comme elle le mérite. Maintenant, c'est la prison, sinon l'asile de fous. Encore donnera-t-on un sursis pour la première fois, mais gare si vous recommencez !

Ah ! oui la pitié est un état pathologique dans un monde où la souffrance, la misère, la ruine, la mort sont devenues pain quotidien : dans un monde où la démence et l'égoïsme sont devenus raison et vertu ;dans un monde halluciné, hypnotisé, intoxiqué chaque jour de poisons mortels contre lesquels il ne réagit plus, desquels même il a besoin comme d'un opium ou d'une morphine.

La pitié ! Ne faut-il pas s'en garder âprement ! N'est-elle pas le sentiment le plus douloureux et le plus tourmentant pour celui qui l'éprouve ? La pitié empêche le sommeil. La pitié provoque des révoltes de l'âme, des paroles et des gestes « imprudents », des désirs impérieux de secourir les affligés, de délivrer les malheureux, de rompre les chaines des prisonniers, de ranimer les mourants. La pitié bouleverse la quiétude des satisfaits, trouble l'apathie des indifférents, gêne le festin des forts, des riches, des puissants. La pitié comme l'amour ne sont pas de nos codes. Les lois sociales les traquent et les punissent. Les collectivités les méprisent et les blâment.

Oh ! mères, mères qui vous plaint et qui vous comprend ?

La petite troupe de vos enfants a disparu hier à l'angle du souterrain.

Vos enfants sont partis. Cette fois cela n'est pas la vie qui vous les prend, c'est la mort possible qui les exige.

Ah ! Dieu, lorsque par hasard l'enfant sortait le soir, la mère ne pouvait pas s'endormir avant qu'il soit rentré, avant qu'il soit venu l'embrasser dans sa chambre. Maintenant, il faudra bien tâcher de s'endormir puisqu'il ne rentrera pas, ni avant ni après minuit.

Mères, mères, étouffons nos sanglots sur nos bouches. Le sanglot est une opinion ; le sanglot est une protestation, une réprobation, une révolte. Nous n'avons pas le droit de sangloter.

Louise BODIN.

Pour Rappoport

Se souvenant de l'ilustre Métivier, que son ardeur au mouchardage et à la provocation éleva au rang de fonctionnaire sous le premier règne de M. Clémenceau, M. Blein répétiteur d'allemand au lysée Montaigne s'est prodigué l'autre matin, le premier pour où la « grosse Bertha » se fit entendre en inscrivant à son tableau de chasse le brave homme, qu'est notre ami Charles Rappoport.

« Hélène Brion, Calzan, Cuminal, se dit-il, sont poursuivis ou déplacés pour être restés ce qu'ils étaient avant la guerre, des pacifistes. Le gouvernement n'aime donc pas beaucoup ce genre de citoyens. Tiens, tiens, une idée, comme je veux avant tout conserver l'estime de mes chefs, ce qui pourrait contribuer utilement à un rapide avancement, inclinons-nous, adoptons la religion du jour, conformons nos actes et nos paroles à l'orthodoxie militaire et politique du jour, devenons les traitres, ou plutôt indiquons-les à la vindicte publique. Commençons rapidement nos opérations. Dans ma maison habite un homme dont la physionomie ne me dit rien de bon, cet individu a grosse face ronde barbue, dont les yeux semblent se moquer de moi, derrière les lunettes rondes, chaque fois que je passe devant lui dans l'escalier, ou le couloir doit être un « boche ». Je les connais bien les boches, j'ai même été autrefois leur ami, il le fallait bien pour apprendre leur langue, que je me suis chargé de répandre largement aux enfants et jeunes gens qui me sont confiés, et puis aussi à ce moment ce n'était pas mal porté c'était le temps où les grands financiers ne reculaient pas devant la nécessité de se trouver devant la même table de conseil d'administration de sociétés commerciales industrielles, avec de gros capitalistes d'outre-Rhin, où les sociétés historiques, littéraires, et même académiques flirtaient avec nos ennemis actuels, Mais n'est-ce pas en ce temps-là, ce n'était pas la guerre...

Donc cet énergumène qui habite la même maison que moi, doit certainement avoir des intelligences avec l'Allemagne. Attendons la première occasion pour le faire arrêter. »

Malheureusement pour Rappoport cette occasion arriva promptement. L'autre n'était-il pas à l'affût. Sans dire que M. Blein escomptait les bénéfices de la prime promise généralement aux mouchards, nous pouvons quand même prétendre qu'il espérait bien en se montrant patriote si avisé, obtenir un avancement agréable dans les cadres universitaires.

L'ami Rappoport est bavard. Le faire parler est chose facile. Il est aussi foncièrement honnête et comme les âmes saines il croit que les autres citoyens sont dotés des mêmes qualités que lui. M. Blein et M. Weil, son collègue en délation, entreprirent donc l'historien de Jean Jaurès, le vaillant auteur de *la philosophie de l'Histoire*, le journaliste talentueux, le militant convaincu et sincère, et ils arrivèrent au but qu'ils se proposaient d'atteindre, lui faire tenir des propos qualifiés « défaitistes » par des étymologistes cocardiers.

Rappoport tenta l'apologie de l'action socialiste en Russie, et il s'efforça de montrer que son pacifisme d'aujourd'hui n'est que la suite de son pacifisme d'hier et de toujours. Son invariabilité de conduite ne fut pas du goût des girouettes qui ne guettaient que l'occasion de se faire valoir. Elles le lui firent bien voir.

La guerre vous a donné le spectacle de bien des ignominies. Elle se devait de nous procurer le tableau d'une grande lacheté. C'est fait !

Rappoport en prison peut composer dès maintenant un premier chapitre d'un livre qu'il pourrait intituler le courage humain. Son expérience personnelle prouve que les mouchards fleurissent de plus en plus dans une société entamée par la pourriture.

Le plus déplorable est de constater que la mauvaise plaisanterie continue. Rappoport est toujours enfermé. D'abord au régime des détenus de droit commun, il a fallu une protestation pour le transférer a celui des « politiques ».

En ce moment une pétition circule dans les salles de rédaction des différents journaux. Elle est due à l'initiative d'Henry Torrès et de Boris Souvarine. Elle se couvre de signatures, car Charles Rappoport comptait partout de nombreux amis. Le grand Romain Rolland, proteste contre son incarcération. Anatole France, le maitre écrivain français, tient à rendre public les liens d'amitié qui les unissent tous deux. Séve-

rine, et mon généreux ami Georges Pioch avec talent, s'efforcent d'adoucir ses jours de détention par de bons articles publiés par la *Vérité* et le *Journal du Peuple*, les différentes sections du Parti socialiste font entendre un cri indigné contre le mépris de la liberté individuelle manifesté par ceux qui nous gouvernent actuellement aidés de leurs sbires amateurs, à la Casella et à la Blein.

Rien de ce qui est la justice ne doit nous être étranger. Protestons donc nous aussi en faveur de Charles Rappoport. Qu'on le libère !

Fernand MORELLE.

LA LIBERTÉ DE LA FEMME

Il y a deux catégories de femmes : celles qui sont de la race des esclaves, celles qui veulent être des créatures libres. Quelle illusoire division, les « féministes » et les « antiféministes ».

Pour la masse des petites bougeoises ou des mondaines au cerveau étroit, au cœur pusillanime, « féministe » représente la femme qui veut vivre hors du foyer, celle qui lutte pour des ambitions politiques et n'a comme but que des satisfactions purement intellectuelles.

Les « antiféministes » se rangent en général parmi la catégorie des snobinettes qui passent leur vie chez la couturière ou dans les grands magasins, flirtent agréablement entre cinq et sept et affirment leur honnêteté et leur soumission, aux règles établies, au sortir des bras d'un amant. Trop souvent aussi, hélas ! parmi les femmes loyales et courageuses qui allaitent un poupon, tricotent des bas de laine et vaquent aux soins du ménage.

Celles-là, pauvres aveugles qui ne veulent pas voir, pauvres sourdes qui ne veulent pas entendre, sont les pires adversaires de celles qui tout en luttant pour obtenir la liberté de leurs sœurs, se recrutent souvent parmi les plus admirables ménagères.

Mais comment ne comprenez-vous pas, pauvres brebis ignorantes, que celles que vous haïssez de toute votre sottise ancestrale, sont des précurseurs, et qu'elles jettent, dans la lutte pour vous arracher à l'esclavage, pour vous sauver en un mot, leur santé, leur fortune, toutes les forces de leur intelligence et de leur cœur.

C'est pour que vous conserviez ce qui vous appartient, votre gain, votre fortune, votre foyer, même ce qui jamais ne devrait vous être disputé : *vos enfants*, que nous nous lançons la poitrine en avant, sourdes aux injures, au mépris ou au rire, afin d'obtenir la seule garantie de votre indépendance : les droits politiques.

Lorsque la femme sera électeur — ce qui est le premier pas vers l'éligibilité — elle aidera à atteindre le pouvoir, ceux qui lui promettront des lois de protection et de liberté.

O vous sévères gardiens de la société actuelle ; c'est-à-dire de l'hypocrisie et de l'esclavage, vous, les serviteurs de l'Ordre qui si souvent vivez dans le désordre, ne comprendrez-vous donc pas enfin, qu'en conservant les lois absurdes pour le maintien de la famille et de la morale, vous sapez au contraire les bases de la Société.

Le mariage enserre la femme dans une cage dont elle ne peut sortir, tous se ligue contre elle, à quarante, cinquante ou soixante ans, la femme restera une éternelle mineure.

Mariée et même séparée de biens, elle ne peut avoir de dépôts dans une banque sans l'autorisation de son mari, sans la signature de celui-ci, elle ne pourra administrer sa propre fortune ; pour les législateurs, elle restera jusqu'à la vieillesse une enfant irresponsable. Si une femme est séparée ou divorcée, elle ne peut faire opérer son enfant sans la permission du père, ni décider qu'au contraire une opération peut être mortelle. Cet enfant qu'elle a conçu, auquel souvent elle a donné son lait, la chair de sa chair, ne lui appartient pas, il reste la propriété de l'Homme !

Si vous ne voulez pas que le mariage s'écroule comme un vieux mur pourri, si vous ne voulez pas que dans un avenir plus ou moins rapproché, toutes les femmes conscientes de l'esclavage qui les guette si elles se rangent sous la bannière légale, prennent la résolution de se réfugier dans l'Union Libre qui est leur seule issue vers la Délivrance ; modifiez ces lois sous lesquelles nous étouffons, messieurs les législateurs. Faites-nous l'égale du chiffonnier ou du casseur de pierres inscrivez en lettres d'or au fronton des vies féminines ces mots admirables qui pour nous que n'a point libérées le grand souffle d'affranchissement, de 1789, n'ont été jusqu'ici qu'un mensonge : Liberté, égalité, fraternité.

Berthe DE NYSE.

RELÈVE...

A André Ducuing, peintre-soldat, au frère,
au fantassin, à l'artiste.

Les Morts, les pauvres Morts, restent seuls désormais —
Ceux qui les ont connus — et qui les ont aimés,
ceux qui les ont pleurés, leurs frères de tourmente,
au fond de leurs cœurs lourds de pluie et d'effroi, sentent
soudain germer en eux l'Espoir, ce grain de blé !
Un à un, les boyaux les ont tous rassemblés
le sac léger de joie sur l'épaule meurtrie —
Les Morts au fond du trou à leur bonheur sourient
enveloppés déjà de Silence et d'Ennui
— et l'Oubli s'est posé d'un vol d'oiseau de nuit
lourd, sur les corps sombrés dans les boues éternelles.
— Un obus a passé dans l'air en un bruit d'ailes
et les Morts ont senti le baiser des vivants
fauchés dans le boyau comme les blés, au vent.
L'adieu leur en parut plus tremblant et plus tendre
et désormais les Morts n'ont plus rien à attendre
que la nuit, que la pluie et des pas anormaux
sur leur premier sommeil et sur leurs derniers maux !

Noël-E. GARNIER.

(Le Don de ma Mère, à paraître.)

Un nouvel heldomadaire la "PLÈBE"

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la naissance d'un nouvel hebdomadaire d'avant-garde, *la Plèbe* qui sera l'organe de la minorité syndicaliste, libertaire et socialiste restée fidèle à l'internationalisme et à l'humanité.

Sommaire du deuxième numéro : *A l'action* par Raymond Péricat ; *Les Ripes de Spartacus ; Promenade en bateau des socialistes minoritaires à Londres*, par Emile Chauvelon ; *L'offensive et la Révolution*, par Jean de Saint-Prix ; *Rumeurs et Clameurs ; La « Plèbe » et la Censure ; Dont acte...*, par Ermenonville ; *Bébé et la Révolution*, par Brenn ; *Le Parlement et la Paix*, par A. D. ; *La Police, la Presse et la Liberté d'opinion ; La Classe Paysanne*, par Jean de Saint-Prix ; *Jouhaux sifflé ;* une remarquable étude de Marcel Martinet sur « Romain Rolland », etc.

Les bureaux de *la Plèbe* sont situés rue de Bretagne, 49, Paris,

Libres Propos de Marianne

SOUS LES OBUS

Le poète des *Châtiments* a écrit, je crois :

« O généreuses ouvrières
« Vous le travail, vous la vertu. »

Qu'eût-il écrit pour magnifier de sa haute pitié les malheureuses femmes atteintes par un obus, en plein travail ?

Actives et courageuses, en pensant au défunt et aux orphelins ou en pensant au poilu en danger et aux petits dans le besoin, elles trimaient pour gagner de quoi vivre en ces temps difficiles.

La mort terrible s'est répandue parmi la ruche et de nombreuses abeilles ne travailleront plus !

Oh ! je ne veux pas discuter le genre de travail qu'elles accomplissaient. Je ne veux pas savoir quelle destinée était promise à leur production... Je veux simplement dire que des femmes réunies ont été massacrées par ce quelque chose qui est horrible et qui est aveugle, mais qui tue. Ce quelque chose répand avec le sang la tristesse et la consternation sans amoindrir la haine parmi les hommes... Au contraire.

Ah ! les femmes auront eu leur part, leur grande part de la guerre atroce !

Leurs qualités de courage, de sang-froid, de dévouement sont mises à de rudes épreuves. C'est bien la guerre pour tout le monde.

Hier, c'était dans une église, aujourd'hui c'est dans un atelier ; hier, c'était dans une crèche, aujourd'hui c'est dans un logement que la mort frappe, frappe sans cesse.

CONTRASTE

Par contraste, à ces femmes frappées par un obus en travaillant, je veux vous opposer le cas de pauvres femmes mises à la rue, réduites au chômage du fait de la frayeur des gothas.

En effet, une multitude de femmes de magasins ont été remerciées ou suspendues. La réduction de personnel causée par le chiffre réduit des ventes s'est imposée.

Les clientes, les bonnes clientes qui flânaient en achetant, ou achetaient en flânant, sont parties sous d'autres cieux « que ceux propices aux Gothas ».

Des métiers de femmes sont en chômage intense pour les mêmes raisons. Des ateliers sont fermés. Ainsi, la peur des uns fait encore le malheur des autres. Et ce sont surtout des femmes !...

UNE EXECUTION

Un traître a payé sa dette. Selon le journal que vous avez pu lire à ce moment sur la fin de Bolo, vous avez une idée de ce que put être l'exécution.

Aussi, je me dispense de vous en parler. Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y a autant d'exécutions diverses qu'il y a de journaux et cependant il n'y eût qu'une exécution. Je ne veux même pas rechercher quel journal fut le plus écœurant dans la façon de narrer cette vilaine et rouge fin d'une noire affaire dont l'opinion s'est repue. Sachez seulement qu'il y a des faits bien plus graves dont on ne parle pas.

..... **CENSURE** .....

DIEU DE CLEMENCE !

Que vous soyez à l'église le Vendredi-Saint, pour y chanter :

« Au sang qu'un Dieu va répandre
« Ah ! mêlons du moins nos pleurs... »

c'est votre sang, ô femmes, qui se répand alors sur les dalles du sanctuaire.

Il ne vous reste plus qu'à savoir si Dieu y a mêlé ses pleurs... Moi, j'en doute... et pour cause.

C'est au nom du Dieu de Miséricorde, auquel sans doute vous demandiez avec ferveur le secours, que l'obus vint vous rappeler à l'horrible réalité : S'il y avait un Dieu, ce serait donc le Dieu des Armées.

Jésus est mort au Golgotha, martyr de son rêve fraternel : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Non, non, un Dieu bon n'existe pas !...

Que vous soyez à la crèche, à soigner de tout-petits qui seront plus tard des hommes et des femmes, l'obus encore vient vous atteindre là... dans votre beau travail de puériculture.

Que vous soyez dans la douleur sacrée de l'enfantement, ce n'est pas le gémissement du nouveau-né qui répond soudain à vos cris de souffrance, c'est le mugissement sourd suivi du fracas d'un projectile meurtrier qui vous atteint encore...

Que vous soyez, nombreuses, en train de travailler, — travailler c'est prier — la Mort enfin vous abat... ô nobles et pauvres femmes !

Tout cela, Dieu l'a voulu... s'il existe !

MARIANNE.

LA GUERRE INTÉGRALE

Je crois que nous l'avons bien, la guerre intégrale. S'il faut entendre par là le maximum dans l'horrible et la cruauté, vraiment, nous sommes bien servis !

Pauvres illuminés que nous étions, révolutionnaires d'avant la guerre ! Que naïves étaient nos conceptions ! Nous redoutions un peu la Révolution parce que, peut-être, le sang devait couler.

N'est-ce pas un peu à cause de cela que certains farouches théoriciens nous trouvaient inconséquents avec nous-mêmes et pourris d'illogisme ? Ils nous disaient : « La guerre, c'est la Révolution ! »

Pouvez-vous redouter la guerre puisqu'ils est à peu près certain que la Guerre amènera derrière elle la Révolution ?

Nous ne la voulions pas à ce prix-là !

La Révolution, disions-nous, est fatale, elle doit être, rien ne peut l'éviter, mais il serait fou de la provoquer par la guerre qui est un fléau égal à la peste ou au choléra. D'ailleurs ces fléaux vont très bien ensemble et ils s'engendrent pour le malheur de l'Humanité. Ne les souhaitons pas. Evitons-les. Faisons tout pour les empêcher.

Jamais, au grand jamais, une Révolution n'eût exigé tant de sacrifices. Toutes les Révolutions réunies, faites en notre pays, n'égalent en nombre, le nombre actuel de nos morts aux champs de l'horreur et de la sauvagerie pour défendre pied à pied le sol du pays de France envahi par le Kaiser et ses cohortes sanguinaires.

Et pourtant, oui, nous appréhendions une hécatombe qui eût paru ridicule auprès de celle des jeunes hommes tombés en pleine force et en plein espoir, au printemps de leur vie !

Et c'est pourquoi nous étions d'acharnés antimilitaristes parce que, pensions-nous, le Militarisme, c'est la guerre. Or, la guerre, nous ne la voulions pas, tant nous en pressentions l'incomparable horreur. Et nous ne la voulions tellement pas que tout ce qu'il eut fallu faire pour l'éviter nous étions prêts à le faire parmi les ouvriers de tous pays. Que dis-je ?... Nous l'avons fait puisque nous sommes allés dire à Berlin, devant les prolétaires d'Allemagne, ce que nous disions ici devant les prolétaires de France. Il est vrai que le lendemain tous les journaux de Berlin demandaient l'arrestation de l'orateur ouvrier français qui, le premier, s'était permis de donner des conseils antimilitaristes, antiguerriers aux prolétaires d'Allemagne.

Laissez-moi ajouter que les journaux bourgeois de Paris, les grands journaux, approuvèrent l'attitude indignée de leurs collègues les journalistes de Berlin, en disant : « Voilà comment nous devrions les traiter ici ! »

C'était, de leur part, parler pour ne rien dire, car c'est tout à fait ainsi que nous avons été traités ici. On nous disait : « Allez donc dire à Berlin ce que vous dites ici. Nous y sommes allés. Et nous avons eu encore plus de succès là-bas que chez nous.

Hélas ! nous tombons vraiment du haut de nos illusions.

Nous ne pouvions pas croire qu'après cela une guerre fut possible.

..... CENSURE .....

Georges YVETOT.

Notes d'une villageoise

Depuis quelques semaines, nos nouveaux alliés quittent le camp de C... pour aller sur le front soulager nos maris, nos fils et nos frères. Souvent, les trains qui les transportent s'arrêtent et quelques-uns de ces soldats en descendent. C'est alors un peu d'animation dans le pays ; les filles mettent le plus beau de leurs tabliers, et sortent pour un prétexte quelconque afin de mieux voir l'habillement pittoresque de nos hôtes, et sourire de plus près à ces derniers. Les commerçants ouvrent grande la porte de leur boutique, et les bambins, garçons et filles, semblent un petit peuple en révolution.

Une fillette de quatre ans, essoufflée, crie en passant auprès de sa sœur plus jeune : « Ah ! ma pauv' fille, c'qu'y en a des Américains... » La petiote qui s'était déchaussée pour jouer avec son peton, regarde alternativement son soulier, puis son pied, et convaincue qu'elle ne saura pas le remettre seule, pleure et s'encolère. Je viens à son aide, je la chausse, et la voilà trottinant en criant de joie, elle aussi...

J'aime à voir les enfants s'égayer, je les suis pour entendre leurs exclamations toujours pittoresques. Hélas ! Je les vois tendre la main, mendiant un sou, des bonbons, du tabac ; ils sont littéralement accrochés aux soldats qui ne savent ou n'osent s'en défendre ; j'essaie de les chasser, c'est impossible, ils sont comme ces mouches qu'on écarte de la main, et qui toujours reviennent.

Les mères, penserez-vous, ne disent donc rien ? Certes non ! la plupart d'entre elles se révèlent singulièrement commerçantes ; l'amour du lucre est partout ; on fait payer aux Américains un pain de 6 kilos 10 francs, un bol de chocolat 2 francs, et ce sont là de très petits exemples. Cela se passe dans une campagne où l'on ne souffre pas encore de la cherté de la vie, où tout se trouve, sinon à profusion, du moins très aisément.

Et je pense au dégoût qu'ont les voyageurs revenant d'Espagne ou d'Italie au souvenir des sollicitations multiples dont ils ont été l'objet de la part des gamins étrangers. Alors, il me semble que les enfants de France, si on n'y porte remède, laisseront aussi une bien vilaine impression aux soldats américains qui, volés par les commerçants, du moins par beaucoup d'entre eux, ennuyés par les enfants, sont considérés comme des êtres faits pour enrichir les mercantis.

Alors qu'on demande aux pères de lutter avec désintéressement il serait bon, je crois, de veiller sur les enfants et d'agir sévèrement afin d'éviter que la génération qui s'élève soit une génération d'avaricieux et de mendiants.

Germaine DEGROUD.

MON AMI SALZAR

(*Souvenirs*)

Je laisse en suspens si je dois me ranger à l'avis de Dante ou à celui de Musset sur le point de savoir si les souvenirs heureux dans les temps d'afflictions sont un baume ou, au contraire, une misère de plus. Mais, depuis que la guerre ravage la terre sous le soleil de Dieu, j'ai, plusieurs fois, remontant le cours de mes souvenirs, songé aux amis disparus assez tôt pour ne connaître point la désolante faillite humaine, et c'était pour envier leur sort. Et voilà que, très loin vers le passé, une figure saisissante d'antithèse s'évoque devant ma mémoire avivée ! Ah ! celui-là fut heureux ! me dis-je. Sa course ici-bas fut brève, mais il n'y connut que des joies. Les éphémères ne vivent qu'un instant dans un rayon, mais si c'est un instant de bonheur, les éphémères ont assez vécu !

***

C'était un peintre, de quelques années plus âgé que moi : il avait vingt-quatre ans lorsque j'en avais dix-huit. Il se nommait Salzar.

En tant qu'artiste il avait d'extraordinaires facilités, mais sans aucune profondeur. Ses compositions, faites convenablement, et avec une grande rapidité, révélaient à l'examen une incurable banalité. Il avait fini par se spécialiser dans le portrait, grâce à des relations qui se multipliaient avec une incroyable aisance. Il était déjà très recherché, car ce peintre habile était en outre et surtout un homme à bonnes fortunes. Sans doute, dans ma vie, j'ai rencontré quantité d'autres don Juan, ou du moins de vantards qui tenaient à se faire passer pour tels ; mais jamais de ce calibre-là. Le camarade dont je parle était d'une espèce plus rare et plus distinguée. Il n'y avait rien chez lui du bellâtre infatué. Je crois même qu'il s'ignorait en

Libres Propos de Marianne

SOUS LES OBUS

Le poète des *Châtiments* a écrit, je crois :

« O généreuses ouvrières
« Vous le travail, vous la vertu. »

Qu'eût-il écrit pour magnifier de sa haute pitié les malheureuses femmes atteintes par un obus, en plein travail ?

Actives et courageuses, en pensant au défunt et aux orphelins ou en pensant au poilu en danger et aux petits dans le besoin, elles trimaient pour gagner de quoi vivre en ces temps difficiles.

La mort terrible s'est répandue parmi la ruche et de nombreuses abeilles ne travailleront plus !

Oh ! je ne veux pas discuter le genre de travail qu'elles accomplissaient. Je ne veux pas savoir quelle destinée était promise à leur production... Je veux simplement dire que des femmes réunies ont été massacrées par ce quelque chose qui est horrible et qui est aveugle, mais qui tue. Ce quelque chose répand avec le sang la tristesse et la consternation sans amoindrir la haine parmi les hommes... Au contraire.

Ah ! les femmes auront eu leur part, leur grande part de la guerre atroce !

Leurs qualités de courage, de sang-froid, de dévouement sont mises à de rudes épreuves. C'est bien la guerre pour tout le monde.

Hier, c'était dans une église, aujourd'hui c'est dans un atelier ; hier, c'était dans une crèche, aujourd'hui c'est dans un logement que la mort frappe, frappe sans cesse.

CONTRASTE

Par contraste, à ces femmes frappées par un obus en travaillant, je veux vous opposer le cas de pauvres femmes mises à la rue, réduites au chômage du fait de la frayeur des gothas.

En effet, une multitude de femmes de magasins ont été remerciées ou suspendues. La réduction de personnel causée par le chiffre réduit des ventes s'est imposée.

Les clientes, les bonnes clientes qui flânaient en achetant, ou achetaient en flânant, sont parties sous d'autres cieux « que ceux propices aux Gothas ».

Des métiers de femmes sont en chômage intense pour les mêmes raisons. Des ateliers sont fermés. Ainsi, la peur des uns fait encore le malheur des autres. Et ce sont surtout des femmes !...

UNE EXECUTION

Un traître a payé sa dette. Selon le journal que vous avez pu lire à ce moment sur la fin de Bolo, vous avez une idée de ce que put être l'exécution.

Aussi, je me dispense de vous en parler. Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y a autant d'exécutions diverses qu'il y a de journaux et cependant il n'y eût qu'une exécution. Je ne veux même pas rechercher quel journal fut le plus écœurant dans la façon de narrer cette vilaine et rouge fin d'une noire affaire dont l'opinion s'est repue. Sachez seulement qu'il y a des faits bien plus graves dont on ne parle pas.

..... **CENSURE** .....

DIEU DE CLEMENCE !

Que vous soyez à l'église le Vendredi-Saint, pour y chanter :

« Au sang qu'un Dieu va répandre
« Ah ! mêlons du moins nos pleurs... »

c'est votre sang, ô femmes, qui se répand alors sur les dalles du sanctuaire.

Il ne vous reste plus qu'à savoir si Dieu y a mêlé ses pleurs... Moi, j'en doute... et pour cause.

C'est au nom du Dieu de Miséricorde, auquel sans doute vous demandiez avec ferveur le secours, que l'obus vint vous rappeler à l'horrible réalité : S'il y avait un Dieu, ce serait donc le Dieu des Armées.

Jésus est mort au Golgotha, martyr de son rêve fraternel : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Non, non, un Dieu bon n'existe pas !...

Que vous soyez à la crèche, à soigner de tout-petits qui seront plus tard des hommes et des femmes, l'obus encore vient vous atteindre là... dans votre beau travail de puériculture.

Que vous soyez dans la douleur sacrée de l'enfantement, ce n'est pas le gémissement du nouveau-né qui répond soudain à vos cris de souffrance, c'est le mugissement sourd suivi du fracas d'un projectile meurtrier qui vous atteint encore...

Que vous soyez, nombreuses, en train de travailler, — travailler c'est prier — la Mort enfin vous abat... ô nobles et pauvres femmes !

Tout cela, Dieu l'a voulu... s'il existe !

MARIANNE.

LA GUERRE INTÉGRALE

Je crois que nous l'avons bien, la guerre intégrale. S'il faut entendre par là le maximum dans l'horrible et la cruauté, vraiment, nous sommes bien servis !

Pauvres illuminés que nous étions, révolutionnaires d'avant la guerre ! Que naïves étaient nos conceptions ! Nous redoutions un peu la Révolution parce que, peut-être, le sang devait couler.

N'est-ce pas un peu à cause de cela que certains farouches théoriciens nous trouvaient inconséquents avec nous-mêmes et pourris d'illogisme ? Ils nous disaient : « La guerre, c'est la Révolution ! »

Pouvez-vous redouter la guerre puisqu'ils est à peu près certain que la Guerre amènera derrière elle la Révolution ?

Nous ne la voulions pas à ce prix-là !

La Révolution, disions-nous, est fatale, elle doit être, rien ne peut l'éviter, mais il serait fou de la provoquer par la guerre qui est un fléau égal à la peste ou au choléra. D'ailleurs ces fléaux vont très bien ensemble et ils s'engendrent pour le malheur de l'Humanité. Ne les souhaitons pas. Evitons-les. Faisons tout pour les empêcher.

Jamais, au grand jamais, une Révolution n'eût exigé tant de sacrifices. Toutes les Révolutions réunies, faites en notre pays, n'égalent en nombre, le nombre actuel de nos morts aux champs de l'horreur et de la sauvagerie pour défendre pied à pied le sol du pays de France envahi par le Kaiser et ses cohortes sanguinaires.

Et pourtant, oui, nous appréhendions une hécatombe qui eût paru ridicule auprès de celle des jeunes hommes tombés en pleine force et en plein espoir, au printemps de leur vie !

Et c'est pourquoi nous étions d'acharnés antimilitaristes parce que, pensions-nous, le Militarisme, c'est la guerre. Or, la guerre, nous ne la voulions pas, tant nous en pressentions l'incomparable horreur. Et nous ne la voulions tellement pas que tout ce qu'il eut fallu faire pour l'éviter nous étions prêts à le faire parmi les ouvriers de tous pays. Que dis-je ?... Nous l'avons fait puisque nous sommes allés dire à Berlin, devant les prolétaires d'Allemagne, ce que nous disions ici devant les prolétaires de France. Il est vrai que le lendemain tous les journaux de Berlin demandaient l'arrestation de l'orateur ouvrier français qui, le premier, s'était permis de donner des conseils antimilitaristes, antiguerriers aux prolétaires d'Allemagne.

Laissez-moi ajouter que les journaux bourgeois de Paris, les grands journaux, approuvèrent l'attitude indignée de leurs collègues les journalistes de Berlin, en disant : « Voilà comment nous devrions les traiter ici ! »

C'était, de leur part, parler pour ne rien dire, car c'est tout à fait ainsi que nous avons été traités ici. On nous disait : « Allez donc dire à Berlin ce que vous dites ici. Nous y sommes allés. Et nous avons eu encore plus de succès là-bas que chez nous.

Hélas ! nous tombons vraiment du haut de nos illusions.

Nous ne pouvions pas croire qu'après cela une guerre fut possible.

..... CENSURE .....

Georges YVETOT.

Notes d'une villageoise

Depuis quelques semaines, nos nouveaux alliés quittent le camp de C... pour aller sur le front soulager nos maris, nos fils et nos frères. Souvent, les trains qui les transportent s'arrêtent et quelques-uns de ces soldats en descendent. C'est alors un peu d'animation dans le pays ; les filles mettent le plus beau de leurs tabliers, et sortent pour un prétexte quelconque afin de mieux voir l'habillement pittoresque de nos hôtes, et sourire de plus près à ces derniers. Les commerçants ouvrent grande la porte de leur boutique, et les bambins, garçons et filles, semblent un petit peuple en révolution.

Une fillette de quatre ans, essoufflée, crie en passant auprès de sa sœur plus jeune : « Ah ! ma pauv' fille, c'qu'y en a des Américains... » La petiote qui s'était déchaussée pour jouer avec son peton, regarde alternativement son soulier, puis son pied, et convaincue qu'elle ne saura pas le remettre seule, pleure et s'encolère. Je viens à son aide, je la chausse, et la voilà trottinant en criant de joie, elle aussi...

J'aime à voir les enfants s'égayer, je les suis pour entendre leurs exclamations toujours pittoresques. Hélas ! Je les vois tendre la main, mendiant un sou, des bonbons, du tabac ; ils sont littéralement accrochés aux soldats qui ne savent ou n'osent s'en défendre ; j'essaie de les chasser, c'est impossible, ils sont comme ces mouches qu'on écarte de la main, et qui toujours reviennent.

Les mères, penserez-vous, ne disent donc rien ? Certes non ! la plupart d'entre elles se révèlent singulièrement commerçantes ; l'amour du lucre est partout ; on fait payer aux Américains un pain de 6 kilos 10 francs, un bol de chocolat 2 francs, et ce sont là de très petits exemples. Cela se passe dans une campagne où l'on ne souffre pas encore de la cherté de la vie, où tout se trouve, sinon à profusion, du moins très aisément.

Et je pense au dégoût qu'ont les voyageurs revenant d'Espagne ou d'Italie au souvenir des sollicitations multiples dont ils ont été l'objet de la part des gamins étrangers. Alors, il me semble que les enfants de France, si on n'y porte remède, laisseront aussi une bien vilaine impression aux soldats américains qui, volés par les commerçants, du moins par beaucoup d'entre eux, ennuyés par les enfants, sont considérés comme des êtres faits pour enrichir les mercantis.

Alors qu'on demande aux pères de lutter avec désintéressement il serait bon, je crois, de veiller sur les enfants et d'agir sévèrement afin d'éviter que la génération qui s'élève soit une génération d'avaricieux et de mendiants.

Germaine DEGROUD.

MON AMI SALZAR

(*Souvenirs*)

Je laisse en suspens si je dois me ranger à l'avis de Dante ou à celui de Musset sur le point de savoir si les souvenirs heureux dans les temps d'afflictions sont un baume ou, au contraire, une misère de plus. Mais, depuis que la guerre ravage la terre sous le soleil de Dieu, j'ai, plusieurs fois, remontant le cours de mes souvenirs, songé aux amis disparus assez tôt pour ne connaître point la désolante faillite humaine, et c'était pour envier leur sort. Et voilà que, très loin vers le passé, une figure saisissante d'antithèse s'évoque devant ma mémoire avivée ! Ah ! celui-là fut heureux ! me dis-je. Sa course ici-bas fut brève, mais il n'y connut que des joies. Les éphémères ne vivent qu'un instant dans un rayon, mais si c'est un instant de bonheur, les éphémères ont assez vécu !

***

C'était un peintre, de quelques années plus âgé que moi : il avait vingt-quatre ans lorsque j'en avais dix-huit. Il se nommait Salzar.

En tant qu'artiste il avait d'extraordinaires facilités, mais sans aucune profondeur. Ses compositions, faites convenablement, et avec une grande rapidité, rvélaient à l'examen une incurable banalité. Il avait fini par se spécialiser dans le portrait, grâce à des relations qui se multipliaient avec une incroyable aisance. Il était déjà très recherché, car ce peintre habile était en outre et surtout un homme à bonnes fortunes. Sans doute, dans ma vie, j'ai rencontré quantité d'autres don Juan, ou du moins de vantards qui tenaient à se faire passer pour tels ; mais jamais de ce calibre-là. Le camarade dont je parle était d'une espèce plus rare et plus distinguée. Il n'y avait rien chez lui du bellâtre infatué. Je crois même qu'il s'ignorait en

tant que séducteur. Nul cynisme non plus. C'était l'opposé d'un Valmont. Il était très serviable et avait ce qu'on appelle un cœur d'or. Comme c'était en somme plutôt les femmes qui couraient après lui, je pense qu'il ne se dépensait tant pour elles-mêmes que pour ne pas les désobliger.

Salzar ne venait pas très régulièrement au restaurant où nous prenions pension commune. Il était tant pris ! Il dînait assez fréquemment au Puits-Rouge, qui était alors une vieille hôtellerie du temps des diligences. Il y avait là des cabinets particuliers qui lui étaient assez familiers. Mais, chaque fois qu'il était des nôtres, et c'était trop rarement à notre gré, il avait de nouvelles aventures à nous conter, toutes plus merveilleuses les unes que les autres. Et si nous l'interrogions sur une précédente, vieille de huit jours, il ne s'en souvenait déjà plus !

— Et la petite blonde de l'avenue d'Orléans ? demandions-nous.

— Quelle petite blonde ? faisait-il ; car il en avait toujours un certain nombre en train, et davantage de brunes et de rousses. Les nouvelles chassaient les anciennes. Le passé était pour lui comme un sac sans fond où il jetait pêle-mêle les espoirs, les serments et les souvenirs.

Il nous régalait de ses hauts faits comme cela, simplement, sans en tirer vanité, pour nous obliger aussi, et avec une pointe de lassitude, comme si tant de bonheurs l'ennuyaient à la fin. Mais nous, les jeunes, nous trouvions qu'il avait trop tôt fini de parler. Sa devise, qu'il aimait à nous jeter négligeamment, était celle-ci : *Courte et bonne !*

Toutes les femmes du quartier, du moins celles douées de quelque inflammabilité, raffolaient de ce beau garçon d'une distinction naturelle tout à fait rare : Il n'avait que l'embarras du choix. Beaucoup auraient résisté à sa beauté, qui n'avait rien d'extraordinaire, mais étaient conquises par le charme de sa voix. C'était là le philtre de cet homme. Malheur à celle qui l'entendait un instant en tête à tête. Elle était subjuguée sans recours par la musique capiteuse, inentendue et inoubliable des phrases lentes et un peu hautaines ! Les belles lèvres sensuelles lui versaient tout près du visage, dans les cheveux, le sortilège exquis et fatal ; en même temps qu'un regard ambré la pénétrait profondément. Il n'y avait plus qu'à se rendre !

Il habitait dans les environs ; son atelier donnait sur le chemin de fer de ceinture. Peut-être le souvenir du prestigieux garçon subsiste-t-il dans la mémoire de quelque vieil habitant de ce quartier... ou de quelque vieille.

Plusieurs de celles qu'il connut, — au sens biblique, — sont mortes.

« *Les mortes d'aujourd'hui furent jadis des belles!* »

Il vint un moment où Salzar ne pouvait plus guère rentrer chez lui. Des gens farouches, au regard rouge, arpentaient sa rue. Des mères furieuses, des époux ivres de jalousie et combinant de sombres vengeances, des filles en pleurs se rencontraient dans la petite cour de sa maison !

C'était insupportable ! Que lui voulait-on ? Il ne s'expliquait pas ce déchaînement. Est-ce que les fleurs, même les plus superbes, s'émeuvent de l'envol du papillon qu'elles ont reçu ? Ce beau garçon, candide et léger, vivait sa vie de papillon qui va se gorgeant au cœur de toutes les fleurs.

Mais il n'était pas en peine de gîte. On l'invitait partout.

Je me souviens qu'il fit le portrait de la femme d'un grand industriel dont la fabrique était située avenu de Châtillon. C'était une personne plantureuse. Si mes souvenirs sont exacts, elle fut sa maîtresse dès la première séance. En trois, le portrait et l'idylle étaient achevés !

Et même au-delà ! Quand il m'arrive maintenant de passer rue du Sentier, je vois, dans son luxueux bureau, un homme important et sévère activant une armée de commis. Cet homme serait peut-être un peu surpris si j'allais lui dire : Monsieur, vous êtes le fils de mon ancien camarade Salzar...

Quelque dix-huit mois plus tard, par un froid matin, nous conduisîmes au petit cimetière de Montrouge la pauvre dépouille charnelle de cet homme incomparablement doué. Tout ce qu'il en restait ! En sortant du bal, en sueur, par une nuit glacée d'hiver, le pauvre avait contracté une pleurésie. En quatre jours la fièvre avait terrassé le demi-dieu ! Il mourait encore de s'être prodigué, dans l'éclat d'une soirée, entre plusieurs rivales qui se le disputaient !

Ainsi partit, à vingt-six ans à peine, ce brillant et trop aimable garçon. Il laissait après lui, et sans s'en douter, un cortège de bonheurs volés et de larmes. Il avait pris de la vie ce qu'elle a d'incontestablement sensible, jouant son rôle de bel animal inconscient, dans le mépris des abstractions et l'ignorance absolue qu'il y eût au monde une chose qui s'appelle Vertu !

Courte et bonne ! C'était la vie qu'il envisageait ainsi. Ils se sont tenus parole !

***

Courte et bonne ! Que de fois j'ai remué dans ma conscience troublée ce dictamen vulgaire de parfait matérialisme ! Tantôt encore envisageant le spectacle des horreurs où sombre toute foi humaine, je me suis demandé si mon ami Salzar n'avait pas choisi la bonne part, la part sans duperie ! N'ai-je pas dit en commençant que j'enviais ce destin rapide mais heureux ?...

C'est un blasphème ! L'homme n'est noble que dans la proportion où il est conscient. Et je me souviens de la pensée toute pleine d'infini de Pascal, (que je cite de mémoire ici, à la campagne) : « Quand l'univers se liguerait pour l'écraser, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue ; parce qu'il sait qu'il meurt, et l'univers n'en sait rien. »

La science moderne la plus profonde et la plus subtile n'a trouvé nulle part en défaut la Loi de l'équilibre et des compensations. Les douleurs conscientes de la vie sont les gages conscients de contre-parties éternelles !

ERMENONVILLE.

Pour nos enfants...

II

Car la Sociale et la Libre-Pensée, le Droit, la Liberté, la Justice, ce sont là des Dieux pour qui l'on meurt encore, après quarante-cinq mois de guerre — naïveté, sans doute — utopie ! ! — je sais, messieurs du Roy ; mais s'il nous plaît de n'accepter la Mort que pour ces dieux... défunts ? Puisque nous l'acceptons, quand même — puisque nous l'avons provoquée, parfois. (Ceci dit, une fois pour toutes, n'ayant pas l'habitude ici de faire suivre notre signature de nos états de service, citations et blessures au front d'infanterie.)

Donc, ces hommes morts pour tout cela ou... , la République de M. Clemenceau — M. Clemenceau est Rrépublicain ! — va couver sous son aile les orphelins dont les mères tournent l'obus qui mord les doigts et brûle les yeux. — Il faut venger leurs hommes, assuraient les employés du *Matin* — et nourrir les petits..

J'ai déjà écrit que la Laïque les assurait abondamment de cette nourriture spirituelle dont se fortifieront leurs cœurs et leurs cerveaux...

Avez-vous vu, parfois, ces classes où la lumière avare souligne la pauvreté des joues et le cerne des yeux, ces classes dont les bancs en deuil s'alignent à l'infini, sous des plafonds bas et noircis ?... Une femme — une jeune fille souvent — penchée vers les petits visages, tendues à elles comme vers du soleil, parle... Que ce verbe est pauvre qui recèle en ses cinq lettres, à l'étroit, tout un trésor d'amour, de savoir, de patience... Et cette femme est une mère, parfois ; une fille, toujours. Elle a des

enfants à élever, des parents dont elle est la raison et la joie de vivre à consoler de leur solitude deux jours par semaine (à condition encore qu'elle ne soit pas secrétaire de mairie — les hommes font la Guerre — ou à la façon de notre Hélène Brion... mais passons !).

Sa manœuvre du jeudi, mes lectrices ne l'ignoraient pas, bien qu'il m'ait paru nécessaire d'en agiter devant elles les ficelles épaisses dont le curé tient le « bon bout » — l'unité de commandement s'étant depuis toujours réalisée chez ceux que l'Union Sacrée protège de son manteau... omnicolore, depuis quarante et quelques mois !

De tous les complots (confort Poncet) couvés à son ombre, celui contre la volonté des Morts, dont leurs journaux ont fait le trust et chantent le los, et contre la jeunesse, partant contre l'Avenir, dans ses ramifications les plus fragiles et lourdes de bourgeons, nous semble — à nous, combattants, et à tous ceux de conscience droite — le plus méprisable et le plus dangereux...

Il faut que ce jeudi de jeux et de prières, de courses et de cantiques, de par la bonne volonté des femmes républicaines — si quatre ans de guerre ne les ont pas toutes asservies, l'homme absent, aux pieds sacrés de ceux qui tiendront, factionnaires d'un confessionnal d'ombre et d'inquisition, jusqu'au bout (!) — se laïcise à la façon des autres jours, avec le ballon, les quilles et la promenade, — comme au patronage — mieux qu'au patronage — plus qu'au patronage !

Noël-E. GARNIER.

(*A suivre.*)

MARIE BONNEFOY

(*Suite*)

III

— Il faut descendre pour changer de train, Marie...

On était à Tarascon, qu'on devinait plutôt qu'on ne voyait, du haut des quais, dans la grisaille du jour naissant.

Marie et son homme suivirent la cohue des voyageurs vers les salles d'attente. Pêle-mêle parmi un monceau de menus bagages, chacun se casait comme il pouvait, en attendant son train, parfaitement indifférent aux petites difficultés que pouvaient éprouver les autres... Arrivés des premiers, des permissionnaires du front, aux uniformes maculés de boue, aux membres ankylosés par de longs trajets en wagon, aux traits tirés d'avoir insuffisamment dormi, ou d'avoir trop bu de « pinar », s'organisaient par petits groupes, ouvraient des musettes où gisaient — parmi des linges, du tabac et de menus ustensiles — des restes de pain, de charcuterie et de fromage qu'ils mangeaient en commun, les uns concentrés et silencieux, d'autres bonhommes et loquaces... Des industriels que la guerre comble, en se prolongeant, et qui trahissaient par trop l'origine récente de leur fortune en portant tout de guingois des pelisses de grand prix, le verbe haut, ne tarissaient point en critiques contre l'insuffisance de chauffage, de confort et la lenteur des trains, qu'ils attribuaient tout bonnement à la mauvaise administration des Compagnies de chemins de fer et leur personnel... Un peu à l'écart — autant que le permettait l'exiguité de la salle où ils avaient pu trouver accès — un groupe d'authentiques messieurs et leurs dames papotaient discrètement, en des gestes pondérés et de gracieux dodelinements de tête, paraissant ne se soucier nullement des récriminations de leurs petits-cousins en bourgeoisie, dont l'ostensible infatuation de leurs personnes et la lourdeur de leur esprit, faisaient peut-être les frais de leurs sourires et de leurs papotages...

Marie, qui n'avait jamais fait un aussi long voyage, regardait de tous ses yeux — comme on dit à Sérignac — ce monde bigarré, frappée de l'étrangeté des relations de chaque catégorie, de chaque groupe vis-à-vis de l'autre.

Des blessés, qui se trainaient des cabinets d'aisance au robinet d'eau potable, passaient inaperçus. Quelques autres, qu'on transportait des wagons au poste de la Croix-Rouge, attiraient sur leur passage un regard de curiosité muette. Et c'était tout... Il y a si longtemps qu'on voit défiler des mutilés, des aveugles, des malades, que la douleur qui passe n'excite plus la même compassion des premiers mois de la guerre...

Et ce qui navrait surtout Marie, debout entre ses deux paniers, près de la porte, c'était plus encore l'attitude insouciante et blasée de cette foule, que la souffrance qui passait, à peine respectée d'un silence au passage, bien vite oubliée des petites préoccupations de chacun.

— On leur a pourtant enseigné l'amour du prochain ! chuchotait-elle à son homme, à chacune de ses remarques. Et plus elle considérait cette foule, plus elle sentait, du plus profond de son être, combien loin on était encore de pratiquer les préceptes du Christ !

...C'est qu'elle ne savait pas que, chaque fois qu'une doctrine se répand avec efficacité chez les peuples, changeant leurs croyances, modifiant leur mentalité, réformant leurs mœurs et devenant un danger pour leurs privilèges, les classes régnantes, après épuisement de leurs moyens de coercition, affectent de s'en imprégner, pour la déformer et s'en faire un facteur de gouvernement.

Dans le lointain de l'Histoire, toute enténébrée de légendes exaltant une multitude sans fin de dieux et de déesses, de demi-dieux et de héros, Jésus apparaît comme un homme de probité et de grand amour que révolte la mauvaise organisation d'une société où il voit, d'une part : une minorité oisive et cruelle étaler insolemment de grandes richesses et en jouir ouvertement, sans vergogne aucune, et, d'autre part : la foule innombrable des esclaves végétant, tels des bestiaux accablés de travail et roués de coups. Dressé contre les tout-puissants, les maitres absolus — auxquels il annonce que Dieu, son père, les traitera après leur mort comme ils traitent leurs peuples — il enseigne qu'on doit s'élever au-dessus des castes, des classes, des nations, des races, voir en tout homme un frère, un égal qu'on doit relever, secourir et aimer plus que soi-même.

Bravant tous les périls, les tout-premiers chrétiens vont tonnant contre les riches sans miséricorde, prêchant l'humanité, l'égalité, le respect de l'individu, l'existence d'un Dieu unique qui fera régner la justice et le bonheur *pour tous*. Et par les temps d'atrocités sans nom, de massacres permanents, de destruction de peuples entiers, que vivaient les premiers protagonistes de la doctrine, il était tout naturel que les masses avilies et piétinées écoutassent avec intérêt un enseignement où elles entrevoyaient surtout la fin de leurs maux sur la terre, bien avant la félicité d'outre-tombe.

Incultes à l'instar de la plupart de leurs contemporains, ne soupçonnant rien de l'économie d'une société civilisée, se débattant au milieu d'un monde où régnaient souverainement l'ignorance la plus obtuse et les plus grossières crédulités, il a fallu qu'immense fut leur amour du prochain, et ardente et tenace leur foi en leur Dieu vengeur des opprimés, pour que finalement les maitres de l'Orient fussent réduits, à bout de moyens de coercition, à tolérer leur culte et le laisser parvenir jusqu'à nous !

Mais au fur et à mesure que le Christianisme prenait de l'ascendance, vinrent les intrigants, les ambitieux, les endormeurs, les mauvais bergers, les politiciens sophisticateurs de la doctrine, les évêques déformateurs de la pensée maitresse de Jésus qui, pour des fins personnelles firent peu à peu des masses christianisées une puissance aveugle au service des tyrans qui se sont succédés sur la terre, et constituèrent l'obstacle le plus formidable à l'évolution des concepts de rénovation sociale pour lesquels tant d'hommes et de femmes ont sacrifié leur vie, — obstacle qui subsiste encore !

Certes, la morale de Jésus n'apportait rien de bien nouveau au monde. Avant lui, d'autres philosophes, d'autres révoltés d'un génie bien supérieur au sien, avaient préconisé des morales et des conceptions du bonheur qui eûssent dû, semble-t-il, jouir d'une meilleure destinée. Mais le christianisme s'adressait aux couches populaires asservies et humiliées et faisait naitre en elles l'espérance d'un relèvement prochain et d'un devenir toujours meilleur. De plus, il triompha en Occident au moment où l'empire romain, miné par les barbares, annonçait par sa chute la fin d'une civilisation. Son rôle eût dû être d'en relever le flambeau et en raviver le rayonnement en humanisant les masses des Wisigots, d'Ostrogots, de Huns et de Vandales qui n'étaient point inaccessibles à toute civilisation et dont, poussés eux-mêmes par d'autres peuples, ou l'aridité et la rudesse du climat de leurs pays d'origine, il n'en a pas moins fallu subir la promiscuité.

Mais la morale de Jésus était devenue le *Catholicisme*, lequel, en s'insinuant dans la société romaine, en avait précipité la décadence en proclamant bien hâut que, hors de son Eglise, il n'était pas de salut. Avide de pouvoir et de richesses, il associa sa fortune à celle des rois barbares par lesquels il vit le moyen d'accroître son autorité sur le monde et avec lesquels ils se partagèrent les dépouilles de l'empire romain.

Le grand rêve de fraternité universelle que Jésus avait conçu de réaliser, s'était évanoui, était bien mort. Désormais, la croix sur laquelle il expia le crime d'avoir soulevé les opprimés contre les puissants, servira de modèle à la poignée du glaive dont ils seront frappés chaque fois qu'ils s'aviseront de tenter d'améliorer leur sort en secouant leur joug. Grand ennemi de toute science, de toute lumière, le catholicisme maintient le servage et l'obscurantisme, achève d'affadir, d'hébéter les peuples pour les livrer sans défense au féodalisme, qu'il organise et régente afin d'atteindre à la domination intégrale. Alors les Papes, qui ont pris à Rome la place et la pourpre des Césars, font ou défont les rois, qu'ils sacrent ou déposent selon les circonstances et les intérêts du moment, en dressant les uns contre les autres l'innombrable société des comtes, barons, ducs, marquis, princes, ou bien en ameutant la population fanatisée à souhait de tel pays contre tel autre. Et plus tard, par ses chambres de torture, ses bûchers et son *Index*, il veillera jalousement au maintien de l'autocratie dont il détient l'omnipotence, en frappant sans miséricorde quiconque tente d'éclairer les peuples et ne se courbe pas assez bas devant ses maitres.

Actuellement encore, malgré les connaissances accrues, les progrès réalistes, profitant de la puissance acquise par les longs siècles d'autorité incontestée qu'elle compte dans son passé, la religion catholique pèse de tout son poids en faveur des puissances d'oppression et de ténèbres qui valent aux peuples tant de misères et de sang, et il faudra sans doute lutter longtemps encore pour les amener à souffler enfin sur les mirages dont on trouble leur vue pour les empêcher de marcher à la rencontre les uns des autres et se réconcilier.

A. SARTORIS.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes *lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...*

Nous en sommes à notre vingt-cinquième numéro ; c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

*La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté ; enfin sa mise à l'*index *par les Autorités.*

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front.

Tout cela est normal.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant :

Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité : nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés !

Envoyez-nous de l'argent ! !

Bon courage et Merci ! !

LA VOIX DES FEMMES

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris